

LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTAISISTE ET HUMORISTIQUE

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF :

M. TOUT LE MONDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, RUE MOLIERE, 95

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes : Un an, 7 fr. ; — 6 mois, 4 fr. ; — Trois mois, 2 fr. 50

Départements : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

Pour toutes demandes d'abonnements, renseignements et communications

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

BOITE : Rue Constantine, 18.

SOMMAIRE

Avis aux Littérateurs. — L'idée de Vorax, Christian Nectiar. — A Erual, Tracassin. — Réplique, Erual. — Riposte, Tracassin. — Riposte d'Erual, Erual. — Essai de critique littéraire, suite, un Rhétoricien masqué. — A Jeanne, A. d'Atravél. — A Bébé Zig-Zag, Junior. — Réponse, Aymé Delyon. — Mélancolie, Louis Pollaud. — Eliane, Aymé Delyon. — Jeu d'esprit. — Téléphone, Aymé Delyon.

AVIS AUX LITTÉRATEURS

Il n'est pas nécessaire d'être abonné pour collaborer ; il suffit d'envoyer 1 fr. en timbres-poste pour chaque article, vers ou prose. En cas de non-admission, l'administration rembourse 75 centimes pour chaque article refusé.

Les collaborateurs recevront franco, deux exemplaires du journal où ils seront imprimés.

Le Comité de rédaction du Zig-Zag s'occupe de la publication d'un volume de prose et de poésie, qui, sous le titre de Mélanges de Littérature et d'Art, contiendra les bonnes compositions.

Le prix d'insertion est de deux francs par page pour les œuvres admises. Les sommes versées seront remboursées aux auteurs en exemplaires du volume.

Ecrire bien lisiblement sur un seul côté de la page. Pour avoir une réponse dans le numéro du dimanche, les lettres doivent être à la rédaction le mercredi soir ; sinon, le Téléphone donnera l'explication à la quinzaine. Le Zig-Zag, Lyon, rue Molière, 95.

L'IDÉE DE VORAX

Depuis un temps immémorial, Vorax, le redoutable patron de la brasserie des Cinq Parties du Monde, brûlait les entrailles de ses clients par d'affreux mélanges chimiques mille fois traités que du poison. A la longue, les ivrognes grognèrent et finirent par se plaindre. La justice s'en mêla. Mais Vorax n'était pas un vulgaire bandit, un empoisonneur commun, usant de procédés classiques connus de la police et des simples gendarmes. Il avait, pour filouter son monde, des moyens bien à lui, des ruses diaboliques, compréhensibles uniquement pour des esprits infernaux ou visibles pour des yeux dessillés par le diable. S'apercevant de la déconsidération croissante qui s'étendait de plus en plus non seulement sur sa personne mais encore sur ses liqueurs, son eau-de-vie et ses absinthes ; craignant, non sans raison, que ses brevages frelatés ne lui fussent un jour jetés à la figure par les ivrognes en révolte ; en un mot, redoutant, ainsi qu'il arrive parfois aux grands monarques de la terre, une révolution de la basse plèbe, Vorax se mit à réfléchir longuement, le menton dans les mains. Assis à son comptoir, la figure soucieuse et le sourcil froncé, il torturait son esprit par des combinaisons profondes aussi ingénieuses que celles qui peuvent naître dans le cerveau des puissants premiers ministres à la veille d'un coup d'Etat ou d'un effondrement de cabinet. On eut dit un mathématicien poursuivant la quadrature du cercle, un alchimiste courant après la pierre philosophale ou un mécanicien galopant après le mouvement perpétuel.

Vorax réfléchissait. Ce diable d'homme n'aimait pas à être troublé dans ses méditations, en quoi nous devons reconnaître qu'il avait pleinement raison, Aristoteles ayant dit que le philosophe doit rentrer en lui-même pour consulter utilement les facultés de son âme et pour faire sortir de son intelligence pressurée tout le suc qu'elle peut rendre.

Vorax cherchait, cherchait toujours. Un ivrogne ayant eu l'impudence de le faire sortir des régions du pur esprit par d'intempestives réclamations, il saisit un broc vide et le lança d'une main sûre à la tête du mécontent qui roula sur le carreau, la face ensanglantée et le nez écrasé.

O âme humaine, qui pourrait se vanter de connaître tes secrets ? Par suite de quelle étrange et obscure association d'idées cette sommaire exécution d'un ivrogne fit-elle jaillir subitement la lumière dans l'esprit du terrible patron ? Fut-il inspiré par son ange gardien, par un des saints dont il porte le nom, par son démon familier ou par Satan lui-même ? C'est ce que nous ne saurions dire, car il n'appartient qu'à Dieu et au diable de lire dans l'âme des hommes et particulièrement dans celle des filous.

— Eureka ! cria Vorax joyeusement, j'ai trouvé ! Et pour manifester sa joie, il lâcha un torrent de jurons empruntés au vocabulaire choisi, en usage dans les guinguettes, bals de barrière, brasseries borgnes et autres lieux de ce genre. Puis, pour adoucir sa gorge desséchée par ce flux de paroles ronflantes, il avala d'un trait un flacon respectable, au ventre rebondi, rempli d'un liquide verdâtre, flatteusement décoré par l'étiquette menteuse du titre alléchant de liqueur de la Grande-Chartreuse.

— Cent mille quintillons de milliards d'assommoirs, hurla-t-il aussitôt d'un voix formidable, qui fit aboyer de peur un chien rôdant aux environs. Que Bacchus m'étouffe ! J'ai bu la chartreuse des clients !

Vorax s'était trompé. Pour la première fois de sa longue existence, il venait de commettre une inqualifiable erreur. Tout à la joie de sa découverte, il avait, par distraction, mis la main sur une bouteille préparée pour les pratiques, au lieu de prendre, comme d'habitude, l'un des flacons spécialement destinés à son usage personnel. Le résultat de cette erreur regrettable ne se fit pas attendre. Au bout de cinq minutes, l'imprudent se tordait dans d'affreuses coliques. Pour calmer sa douleur, il courut à la cave, se précipita vers un certain tonneau, s'accroupit au robinet et ; pendant dix minutes, laissa couler dans son oesophage un alcool réparateur. Soudainement guéri, il se releva joyeux et remonta vers son comptoir en criant de rechef : Eureka ! Eureka !

Quoique d'une extrême simplicité, l'idée de Vorax n'en était pas moins un puissant trait de génie, une invention machiavélique, que n'eut pas désavouée le célèbre Cromwell. D'ailleurs, les découvertes les plus merveilleuses ne paraissent-elles pas banales à force d'être simples ? La vapeur, quoi de plus naturel ? De l'eau qui bout ! L'électricité, jouet d'enfant ! Du zinc et du cuivre plongés dans un acide. Les ballons, quelle bêtise ! De l'air chaud dans du caoutchouc !

La trouvaille de Vorax était aussi commune que l'eau qui produit la vapeur, aussi naturelle que l'air qui gonfle les ballons. Cette trouvaille était tout simplement l'introduction d'une prêtresse dans le temple de Bacchus.

Huit jours après, on vit trôner au comptoir, à la place du patron, une femme jolie, jeune, enchanteresse, divine, capable de damner les anges et les archanges. La sirène eut tôt fait de corriger la fortune aveugle et de relever la réputation chancelante de la brasserie des Cinq Parties du Monde.

Enhardi par un premier succès et secondé par Duhamel, l'habile Vorax étendit, dans la suite, son champ d'opérations. Dédaignant la province, il s'installa à Paris, au quartier latin, et y fonda successivement les brasseries de la Cigarette, du Médecin, de la Pomme-d'Eve et du Bas-Rhin.

Telle est l'origine des « Brasseries de femmes ».

Christian NECTIAR.

A ERUAL

Je te loue, Erual, de tes pressentiments !
Chez moi, tu peux revoir une œuvre mémorable
De notre grand Hugo rien n'est plus véridique !
Car j'ai, pour trente sous, acquis *Les Châtiments*.

A moins qu'un méchant indiscret,
N'ait pour toi trahi mon secret,
Si jamais tu trouves ma porte,
Je veux que le diable m'emporte

RÉPLIQUE

Tracassin ! gare à toi ! gare à la Jordannet,
Elle a ton mimero ? ton cliché le plus net !
Remuant terre et ciel, pour toi, ton conjungo.
Toute anguille à ce jeu prendrait un lumbago
Quand ce n'est que profit pour notre virago,
— Tu crois : t'en battre l'œil ! halte ! en garde ; mon gas
Il faut-êrre Erual pour n'en point couler bas
Je dus m'y voir happé ? ce m'est encor miracle,
De n'avoir été pris à ce sublime oracle.
Le blason ! le seigneur ! tout nous fut présenté !
Jamais rien de pareil ! rien n'avait existé
Le don parut si « chic » qu'en surgit : méfiance !
Mais !... tout en lui singeant : aveugle confiance
A tous ses souterrains ; contre-mine dressai
Me faisant contrescarpe où la fourbe aveuglai

Son prince était : maçon, rien de franc ; (tout comme elle)
Et son arbre ? une épine à larder la donzelle.
J'en devins enragé pour la fin de mes jours
Jamais de ma fureur n'en tarirai le cours,
Mais !... elle me trouva (comme on te trouvera)
Et ma foi rira bien, qui le dernier rira.
(Prend garde si tu es garçon).

RIPOSTE

L'amour entre nous deux a jeté la discorde
Tu prétends qu'on en meurt ! Eh bien je te l'accorde
Pourtant sans te connaître, Erual, je crois fort,
Que tu n'as pas non plus à craindre cette mort !

Erual en disant que je suis Don Quichotte,
Ton esprit est un sot et ta plume une sottie,
Car, toi, mon ennemi, tu vas dès à présent
Passer, aux yeux de tous, pour un moulin à vent.

Tu parais éprouver une cynique joie,
A croquer Tracassin, dont tu fais le tourment,
C'est te venger d'ailleurs, assez cruellement,
Que de faire imprimer tous les vers qu'il t'envoie

Tu voudrais pour rival un homme de haut rang,
Un vicomte, un marquis, voire un prince du sang,
Un descendant de ceux, qui, marquant leur poitrine
D'une croix, s'en allaient mourir en Palestine !
Que sais-je encor ! cruelle erreur ! cet inconnu
Qui t'a jeté le gant est un premier venu
De ton cœur orgueilleux l'espérance trompée !
Va te faire, au fourreau, remettre ton épée !
Car il faut l'avouer, Tracassin est un gueux,
(Pour noircir du papier a-t-on besoin d'aïeux ?)

Il porte un nom du peuple et madame Nature
L'a fait, comme beaucoup, naître dans la roture,
Si son linge est marqué, ce n'est point d'un blason,
Il n'a pas de manoir, pas même une maison,

C'est un vilain sans peur mais non pas sans reproche,
Qui, par un dur destin, depuis le jour de l'an
Jusqu'à la Saint-Sylvestre, a le diable en sa poche.

Voilà sa portraiture et voilà son bilan.

Décide maintenant ce qu'il te reste à faire,
Vois si Tracassin peut-être ton adversaire,
Si tu daignes toujours accepter le combat
Tu seras la noblesse et lui le tiers-état.

J. TRACASSIN.

RIPOSTE D'ERUAL

Corbleu ! veux-tu qu'ici j'ose tenter réplique ?
Homme du tiers-état ! Pendant la République !
Les nobles sont néant, de par la Nation,
Toi ! ton quatre-vingt-neuf ! Ta !... Révolution.

ERUAL

ESSAIS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE

DU RÉALISME EN POÉSIE. — M. MAURICE ROLLINAT. — LES *Névrose*
Suite et fin.

— Et que dire de ce réalisme inqualifiable que l'auteur a jeté à pleines mains, et comme de gaité de cœur, dans « la Belle Fromagère » « la Vache au Taureau », etc. ? — Certes, si tout le livre était écrit sur ce ton, on le fermerait bien vite pour ne plus le rouvrir.

Les meilleurs vers du poète se trouvent peut-être dans les « Spectres » et dans les « Ténèbres ». Mais là aussi se rencontrent les plus mauvais. L'auteur s'est torturé l'esprit, ce semble, pour inventer les sujets les plus baroques, et il les donne en pâture au lecteur avide d'émotions saugrenues. C'est de la fantaisie noire et lugubre ; les mots les plus disparates, les plus barbares, les plus « convulsifs », se heurtent et s'entremêlent pour frapper l'imagination et les « nerfs » du lecteur ; et puis, quel abus du néologisme ! On dirait que la jeune école se fait un malin plaisir de forger et de forger sans cesse des mots nouveaux, comme si la langue française depuis trois siècles, avec Pascal, Voltaire et Hugo, n'est pas devenue la plus belle que l'on puisse parler !

« L'ente ré vif » ! quel joli thème de poésie, et comme il est faité en l'art des galants ! Le soi-disant mort est étendu dans son cercueil, et le poète de dire :

Et les porteurs narquois, sous la nue en fournaise,
Calcinant les toits et le sol,
Marmotteront : « Tu vas fermenter à ton aise
Et charogner dans ton phénoi. »

Et quel rondeau que celui du « Guillotiné » !

Flac ! Le rasoir au dos de plomb
Vient de crouler comme une masse !
Il est tombé net et d'aplomb :
La tête sautille et grimace,
Et le corps git tout de son long.

Sur le signe d'un Monsieur blond,
Le décapité qu'on ramasse
Est coffré, chargé : c'est pas long !
Flac !

Le char va comme l'aiglon,
Et, dans un coin où l'eau s'amasse
Et que visite la limace,
Un trou jaune, argileux, oblong,
Reçoit la boîte à violon.
Flac !

Je ne veux pas multiplier les citations. Mais cependant je ne puis m'empêcher de reproduire les quatre vers suivants, qui peignent le jeune auteur mieux que je n'aurais pu le faire :

Je suis tout à la plume ! A son charme assassin,
Les vers, dans mon cerveau, ruissellent comme une onde ;
Car pour moi, le sondeur du triste et du malsain,
C'est de la poésie atroce qui m'inonde !

Dans un article publié, il y a plus d'un an, M. Barbey d'Aurevilly avait fait pressentir le nouveau poète.

Avant de faire imprimer son livre, c'est M. Barbey d'Aurevilly qui nous l'apprend, M. Rollinat « un jeune homme de grande éléance, de pâleur plus distinguée que sépulcrale, aux traits fins, beaux et purs » avait obtenu le plus vif succès à Paris en débitant lui-même ses vers. « Il est musicien comme il est poète, dit M. Barbey d'Aurevilly, et ce n'est pas tout ; il est acteur comme il est musicien. Il joue ses vers ; il les dit et il les articule aussi bien qu'il les chante. »

L'auteur d'*Une Vieille matre* se n'hésite pas à le proclamer supérieur à Baudelaire et à Poë « par la sincérité et la profondeur « de son diabolisme. » — Ni Baudelaire ni Poë n'ont eu au même degré dans leurs pensées, c'est encore M. Barbey d'Aurevilly qui parle, « l'accent trembleur du visionnaire qu'a « toujours dans les siennes Rollinat, ce hanté de tout et cet « épouvanté de tout, devant les visions immatérielles et intangibles qu'il met derrière toutes les choses de la vie ! »

M. Darbey d'Aurevilly, tout en reconnaissant que la poésie de nos jours est gâtée dans sa source, a une explication charmante et naïve à l'aide de laquelle il essaie de relever et de rehausser le débutant. — Il semble gémir de ce que tout, en ce moment du XIX^e siècle, « est plongé dans un matérialisme qu'on ne sait plus, « pour peu qu'on respecte sa langue, comment nommer. » Mais il se hâte d'ajouter que les Poë, les Baudelaire, les Rollinat ont « l'horreur instinctive de cette fange dont ils veulent dégager « leurs pieds divins. » — « C'est à ors, dit-il, qu'ils se rejettent « aux *nercosites* de la nature humaine, car les nerfs sont plus « spirituels que la chair. » Il faut les absoudre, « parce qu'ils « sont moins des matérialistes que des nerveux, et que leur « poésie remonte par les nerfs — ces subtils fils conducteurs — « vers la spiritualité céleste. »

J'avoue ne rien comprendre, je m'empresse de le confesser, à ce galimatias puéril, et je pense que c'est mal défendre ces trois poètes que de chercher pour eux les circonstances atténuantes dans je ne sais quelle maladie morale ou physique qu'on veut bien décorer d'un mot nouveau : « la nervosité ». Quand des hommes sont atteints de la sorte, je ne puis m'empêcher de les plaindre bien sincèrement, mais je me demande toujours si leur cas ne relève pas plutôt de la pathologie que de la critique littéraire.

Et puis, qu'il me soit permis de placer ici une dernière réflexion, que je soumets humblement à la sagacité de mes lecteurs, si j'en ai. J'ignore si Paris a le don de troubler les cerveaux poétiques déjà mal équilibrés. Mais ce que je sais, c'est que maints et maints provinciaux, obscurs comme moi, ont conservé un culte sincère pour les nobles et belles choses, pour les saines traditions et pour le respect de la langue. Ce que je sais, c'est qu'ils relisent sans cesse Montaigne, Régnier, Pascal, Corneille, Racine, Lafontaine, Molière, Bossuet, Fénelon et Voltaire, et qu'ils savent aussi admirer, comme ils le méritent, les Chénier, les Hugo, les Lamartine, les de Vigny, les Théophile Gautier, les de Laprade, les Sully-Prudhomme, parce que ces grands écrivains, tout en se révélant comme des novateurs hardis, des révolutionnaires en littérature, ont toujours montré l'homme tel qu'il est, sans chercher jamais à le rabaisser, et qu'ils ont constamment puisé leurs inspirations aux sources les plus pures.

Le plus osé de tous, le plus indépendant, celui qui laissera le plus grand nom parmi les poètes de ce siècle, Victor Hugo, a dit : « Une limite infranchissable sépare la réalité selon l'art de la « réalité selon la nature (1). » Voilà la pensée profonde et vraie que n'a pas craint de proclamer un poète illustre, qui a jeté à bas cependant toutes les théories, toutes les contraintes poétiques et tous les systèmes littéraires.

UN RHÉTORICIEEN MASQUÉ

A JEANNE

Ange adoré, charmante idole,
Astre pur et brillant du soir,
C'est vers toi que toujours s'élève
Oh ! mon plus doux rêve d'espoir.

Que j'aimerais, Jeanne ma reine,
Me prosterner à tes genoux,
Que j'aimerais de ton haleine,
Respirer le parfum si doux.

Je voudrais être l'hirondelle
Que tu nourris d'un peu de pain,
Je voudrais chaque jour, comme elle,
Venir becqueter dans ta main.

Je voudrais bien être la rose
Dont tu pares tes blonds cheveux
Ou la fleur que parfois arrose
Une larme de tes beaux yeux.

Quand me laisseras-tu, cruelle,
Ravir à ta lèvre un baiser,
Quand voudras-tu, Jeanne ma belle,
Me dire que tu veux m'aimer ?

A. D'ATRAVEL

(1) Préface de Cromwell.

A BÉBÉ ZIG-ZAG

Bébé mignon, je suis avide,
Par toi, d'être toujours aimé,
Aussi, je vais combler le vide
Du biberon, pauvre affamé !

Honorine est trop agaçante !
Que diable ! je vais me fâcher !
L'Express est presse envahissante,
Il faut s'en savoir arracher !

Pourtant, baby, ne t'imagines
Une grosse infidélité !
Tracassin, tout seul, te chagrines,
C'est un monstre... de cruauté !!!

Je le vois, sur ton gai visage
L'amour sourit, et tu me tendes
Tes petits bras, bébé bien sage,
C'est ton doux pardon que j'attends !

C'est si bon de faire risette,
De pardonner, de s'aimer bien,
Dè se brouiller pour l'amusette,
Ah ! gardons le, ce cher lien !

JUNIOR.

RÉPONSE

Pour bébé Zig-Zag, trop avide,
Chacun s'empresse de verser ;
Le biberon loin d'être vide,
Maintenant va se déverser

Et ses amis il embarrasse
De son sucre et de ses gâteaux,
Et la Jordannet qu'il leur chasse
S'en va troubler toutes les eaux.

Pour toi, voici deux *Marisuses*
Et dix dont tu vas te charger !
Oh ! devant nos mines rieuses
Tu n'oseras pas... en rager !...

Quand on est parrain (lourde charge)
Il faut bien à tout se plier,
Les filleuls ont terrible marge ;
Celui-ci veut... te marier !

Aymé DELYON.

MÉLANCOLIE

A mes plaintes joint ton sourire,
Et chante en me voyant pleurer ;
Qu'à ma tristesse ton délire
Se mêle ainsi que d'une lyre
L'accord qui daigne m'effleurer.

A moi la nacelle en détresse,
A toi le calme loin des flots.
Que chaque fleur, ô ma maîtresse !
A toi prodigue son ivresse,
A moi réserve ses sanglots.

A toi la rose, à moi l'épine ;
A toi la perle du matin,
Ecluse au sein de l'aubépine ;
A moi pour unique rapine,
La ronce du triste ravin.

Que la corolle virginale
Vers-toi se penche à chaque instant,
Lorsque ma course machinale
D'une brise froide, automnale,
Reçoit le baiser inconstant.

A moi l'Hiver et son cortège,
A toi le printemps et ses fleurs ;
A moi l'avalanche de neige,
Que rien, que rien ne me protège
Si tout te préserve des pleurs.

Je suis bien pâle ! sois heureuse ;
Je t'aime ne me maudis pas,
Ma main tremble ! Sois généreuse,
Ecoute ma voix douloureuse,
Et laisse-moi suivre tes pas.

Sois reine si je suis esclave ;
Commande à qui me fait servir,
Viens, parle ! et que ta voix se grave,
Dans mon âme ou l'ennui me brave
En ne cessant de m'asservir.

Chante ! je garde le silence ;
Dors ! je ne ferme pas les yeux,
Je réfléchis, valse, Laurence,
J'ai le Léthé, garde l'ouïe !
Espère ! Je suis malheureux.

LOUIS POLLAUD

ÉLIANE

Roman psychologique dédié à Victor Hugo.

Suite) — N° 7

— Viens, mon fils, dit le père attendri, viens, viens à moi.
Mikita s'avança vers le lit, il se jeta dans les bras de son père, et celui-ci, tout tremblant, murmura :
— Je sais ce que tu souffres, va ; pleure, pleure, il n'y a pas de honte. Plus tard, tu auras à bénir ces larmes si cruelles à présent... Oh ! mon enfant ! ne fais pas comme moi !
Ce tutoiement, inusité, attendrissait la parole du vieillard, dont les consolations ébranlèrent l'âme virile de l'affligé qui, à bout de forces, éclata en sanglots.
Ivan, durant une heure, partagea cette amertume immense ; enfin, voyant le jeune homme un peu plus calme :
— C'est fini, lui dit-il, fini d'une manière radicale ; ne vas pas transiger avec toi-même !
Mikita ouvrit son portefeuille, il en tira un minuscule paquet :
— Voilà ce qui me reste de cet amour ; gardez-le, si vous le trouvez bon.
Sa voix était brisée.
Ivan avait ouvert un papier mou et trouvé un nœud de soie verte qu'il dénouait d'une main distraite...
A la vue de cette action sacrilège, Mikita poussa un cri ; il n'y tint plus, se jeta sur le lit, saisit le gracieux ruban qu'il froissa dans ses doigts crispés...
Quelque chose de fin, léger, léger, doucement, lui caressa la main.
Il tressaillit et regarda. Alors, une épouvantable pâleur l'envahit, ses yeux devinrent troubles, ses traits se contractèrent, de petites gouttes de sueur humectèrent son front, interprètes évidents d'un malaise indicible.
Il avait revu quelques fins cheveux, quelques cheveux blonds, fils dorés arrachés dans leur lien de soie par la mémorable chute. Mikita, l'esprit égaré, couvrait de regards fous ce vivant poème. Oh ! comme il lui redisait, comme il lui chantait l'incommensurable tendresse de la suave enfant !
Mais, par un dernier trait de son effroyable courage, l'étranger les tendit à son père ; et, las à mourir de cette lutte atroce, tomba anéanti sur un fauteuil.
Un instant passa dans un silence lugubre, que le père troubla enfin par cette réflexion philosophique :
— Un Anglais a dit : « Donnez-moi un seul cheveu d'une femme, je reconstruirai toute la personne. » Il reconstruirait, celle-là, bien belle !
Il roula autour de son doigt ces cheveux d'une étonnante longueur, roula le ruban sur les cheveux, ferma le tout dans le sachet, et le rendit à son fils, en disant :
— Gardez-les, Mikita. Vous avez été homme dans le combat. Que ceci vous rappelle cette heure terrible dont vous êtes sorti victorieux. Si jamais vous devez succomber, ce talisman arrêtera votre chute.

Mikita prit machinalement ce qu'on lui tendait. Il n'était plus l'enfant que le père consolait tout à l'heure en le tutoyant avec douceur : non, cela avait assez duré. Le vieillard, fatigué de ces commotions, lui commandait tacitement d'en finir ; il le comprit, se leva et répondit :
— Au revoir, mon père ; je vais jeter ma lettre à la poste.

CHAPITRE IV

ANDRÉ

La famille d'André habitait une jolie maison, près du parc ; cela leur constituait un charmant séjour qui leur permettait d'être à la fois à la ville et à la campagne. Il n'était animé que par des êtres heureux. En disant heureux, j'entends : exempts de soucis graves, car aucun mortel ne peut échapper à ses contrariétés avec lesquelles il faut vivre.

Monsieur et Madame Delinge n'étaient des aigles, ni l'un ni l'autre, mais ils avaient eu l'esprit d'élever très bien leurs deux enfants et de s'en faire adorer. M. Delinge possédait un certain talent pour parler de toutes choses avec attrait et raison. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup lu, sa compagnie était fort agréable ; son fils ne pensait pas qu'il y eut au monde quelqu'un possédant des connaissances plus variées.

La mère de famille ne sortait pas de son rôle, elle s'y plaisait, le remplissait avec amour ; tous la comparait à la femme forte de l'Evangile.

Diane, la petite-fille, une enfant charmante, qu'André, son grand frère et Eliane Delinge, sa belle cousine, avaient tenu sur les fonds baptismaux, laissait sur son compte créer les plus doux rêves.

Feu le mari de Mme Delinge, mère d'Eliane, et le père d'André étaient frères (nous l'avons dit). Souvent ils avaient, en riant, formé le projet de marier plus tard leurs deux enfants.

Mais le père du jeune homme ne jugeait pas son fils assez riche pour sa nièce, car la belle fortune des Delinge, du quai de Retz, appartenait à la mère, qui avait fait un grand héritage inattendu.

Plus la fillette grandit, plus ses goûts se développèrent, moins il fallait conserver l'espérance qu'elle trouverait digne d'elle les dix mille livres de rente dont André pourrait disposer.

André, loin d'être paresseux, occupait son temps à étudier les cartes géographiques, pour se livrer à des études d'exploration. Donc, un jeune homme ne possédant qu'un patrimoine relativement restreint, ne pouvait envisager l'idée d'épouser une enfant qui prétendait à plus d'un million.

Il n'en avait pas le désir. Son affection, très fraternelle pour Eliane, ne lui imposait, à son avis, que l'obligation de quelques conseils qu'il donnait gaiement.

Ce jour-là, le jeune homme, appuyé à la fenêtre, regardait dans le vague, en se remémorant la promenade étrange d'Eliane, promenade loin déjà de quatre semaines.

— C'est singulier, qu'elle se soit énamourée de cet homme qui la rudoie. Car, ce n'est point un jugement hasardé, elle l'aime. Et lui, qu'en pense-t-il ?... Que venait faire ce nœud vert dans sa poche ? Eliane n'était pas au rendez-vous du manège, le lendemain... Comment cela finira-t-il ?

André vit apparaître, en voiture, sa tante et sa cousine, toutes deux étendues dans une pose désolée ; il alla à leur rencontre, puis, arrivé près d'elles, tendit les deux mains à la marraine de sa sœur, en disant :

— Bonjour, ma commère ! Quel bon vent vous amène ?

— Bonjour, mon neveu ! c'est moi qui te l'amène ; elle est si triste ! Je l'ai forcée à sortir, à venir ici, vers toi. Tâche de me la rendre à la gaité, mon ami ?

— Mais, ma tante, qu'a-t-elle votre vilaine boudeuse ?

— Que sais-je ? demande-lui, répondit la mère avec effort.

Hélas ! elle mentait ! sachant tous les événements douloureux passés entre Mikita et sa fille ; elle partageait la désolation de son enfant et n'espérait plus qu'en l'amitié, l'amour peut-être de son neveu pour ramener au bonheur son idole blonde.

Le jeune homme conduisit sa tante à ses parents ; quant à lui, s'emparant du bras d'Eliane, il la contraignit de le suivre dans une allée du parc, une allée ombreuse, faite pour les confidences.

— Eliane, lui dit-il bientôt, vous souffrez, vous êtes malheureuse, puis-je faire quelque chose, disposez de moi.

Elle ne voulut pas répondre, fit signe à André de ne rien lui dire et dirigea leur marche vers un épais taillis.

Ils y arrivèrent sans parler. La jeune fille vit un tronc d'arbre coupé et s'y assit ; puis, mettant son coude sur son genou, son menton sur sa main renversée, jeta son regard vague autour d'elle.

C'était là qu'elle s'était jetée, là que Mikita l'avait relevée et remise en selle avec de dures paroles ; après cette scène terrible, elle ne devait jamais le revoir ; l'herbe, foulée par sa chute restait courbée par endroit, elle avait jaunie... elle recrotrait.

Eliane reviendrait toujours en ce lieu... mais lui, c'était fini : plongé de nouveau dans l'étude des astres, le savant ne se souvenait déjà plus de ce cœur désolé qui battait pour lui.

André, debout, contemplait d'un œil profond les ravages causés par la souffrance morale sur ce fin visage. Son cœur chaleureux, dévoué pour tous, sentait infiniment mieux pour sa famille.

— Ma chère petite amie, dit-il, je voudrais bien vous consoler ; dites-moi, le mal dont vous souffrez est-il inguérissable ?

Toute jeune fille aimante et délaissée se laisserait plutôt torturer que d'expliquer ses peines. Mais Eliane n'était pas comme tout le monde. Elle ne voyait de mal à rien. Au reste, sa douleur gisait surtout dans son imagination ; ceci arrive à l'âge où le cœur n'a pas encore battu. Cette douleur, quoique violente, était moins délicate à dévoiler, car le sentiment d'instinctive pudeur, ombre obligée de l'amour véritable, peut très bien ne pas exister quand on n'éprouve rien de ce que ressentent les gens réellement épris.

Elle se décida à répondre enfin :

— Vous l'avez dit, André, mon mal est inguérissable !

— Vous voulez, toute votre vie, gémir et pleurer ainsi ?

— Oui, toute ma vie.

— Vous êtes si jeune, Eliane ! à peine avez-vous vingt ans. Une carrière très longue s'offre à vous, elle peut être des plus belles... vous l'empoisonneriez par les larmes?... Ma bonne petite cousine, je vous aime en grand frère, aussi n'est-ce point une banale consolation que je cherche pour vos larmes... mais la cause m'en est inconnue, je suis impuissant.

— Parlez, dit soudain la jeune fille avec une glaciale énergie, peut-on oublier celui qu'on idolâtre avec toute la puissance de son cœur ?

— On peut tout ce que l'on veut, pourvu qu'on le veuille vraiment ! répondit-il.

A suivre.

AYMÉ DELYON.

JEUX D'ESPRIT

Charade.

Voyelle est mon premier, lecteur,
A mon second, rends les honneurs,
Lorsqu'on ne doit plus se revoir,
Mon tout aux lèvres il faut avoir.

LADIZÈRE.

Mot carré.

Chacun dit avoir mon premier,
Très-peu en ont,
Au pôle vous pouvez trembler
De voir second.
A chaque cher administré,
Trois dit : bonjour !
C'est un bon quatre et mon dernier
Goût vient un jour
A la viande où l'humidité
Joue un fier tour.

OISEAU DU PARADIS.

Mot en losange

Mon un est l'abrégé d'un mot religieux
Chez tous les chiffonniers vous pouvez voir mon deux
Mon trois se dit parfois de femme qu'on voit battre.
Cherche en Océanie un grand port c'est mon quatre.
Mon cinq, fleuve français. Mon six, belle saison.
Une voyelle enfin, droite, sans liaison.

PAPA GRIGOU.

Logographe

Sur quatre pieds je suis un bien universel
Sans tête je deviens lieu providentiel,
Par mes eaux, du rhumatisant.
Coupez mon nouveau chef mes deux pieds très-siffilants
Forment lettre placée en l'alphabet mourant.

OISEAU DU PARADIS.

Solutions du numéro 20.

Charade : PARAPLUIE.

Mot carré :	S I R O P	Mot carré :	B A I L
	I R I S É		A N N E
	R I V E R		I N D U
	O S É E S		L E U R
	P E R S E		

Logographe : DINDES-INDES.

Ont tout deviné : La Dièze. — Bluettes. — Bispatte.

En partie : Epi. — Stagno.

M. Ylos. Reirvehe. — All rigt. — Labémol. — Labécard. — Kacoupé-lapatakoco. — Papa Grigou sont arrivés en retard la dernière fois ; il faut que les solutions soient à l'une des boîtes le mercredi soir. Merci pour votre aide intelligente.

TÉLÉPHONE

M^{me} Edouard Lenoir. — Aymé Delyon vous adresse mille remerciements pour votre gracieux et élogieux envoi et se permettra d'en parler au prochain numéro. Trop gracieux, Royal, Chateaufort, Pensée, Lilas, etc. M. le rédacteur en chef vous remercie de lui avoir souhaité sa fête ; mais ne pouvant produire ces nombreuses pièces nous nous abstenons d'en favoriser quelqu'une. Au prochain numéro, chronique sur une série de roman-

ces de MM. Edmond Martin, Tagliacico, Henri Girard, Les contes Mazallois, etc.

MM. Ramon Aubert, à Madrid ; Michel Dubané, au Caire ; Gustave D. avenue de Noailles ; C., vérificateur des douanes, à Pougny-Chancy ; A. V., à Beyriat. — Reçu vos abonnements d'un an, merci.

Élégie. — Manuscrit accepté. Envoyez prix d'insertion, 1 fr. Il faut copier sur un seul côté de la page et non deux fois.

J.-N., Montauban. — Pièce acceptée passera bientôt.

L'Ami de P. — Bonjour !

Aymé DELYON.

JULIEN, TAILLEUR

Le succès obtenu depuis sa création par cette maison la dispense de toute réclame.

Vêtements complets sur mesure : 35 francs.

63, Rue de l'Hôtel-de-Ville

La Maison de chaussures A la Renommée, 44, place de la République, Lyon, informe sa nombreuse clientèle qu'elle est toujours parfaitement assortie en chaussures de haute nouveauté de la saison.

Chaussures fortes pour excursions, chasse, réservistes, pensionnés. — Chaussures de luxe et de fantaisie. — Pantoufles en tous genres.

La maison n'a pas de succursale.

Le Gérant, P.-M. PERRELLON.

Lyon. — Imprimerie PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 23.

Grands Magasins de Nouveautés

A LA

VILLE DE LYON

31, Rue de la République, 31

TOUS LES VENDREDIS

VENTE DE COUPONS

LA MARIEUSE

Aventures héroï-comiques de dame Jordannet

PAR ÉRUAL

Contre 50 centimes en timbres-poste adressés au bureau du journal, on recevra franco une très-jolie brochure imprimée sur même papier que le Zig-Zag. Ce récit extraordinaire de mœurs prises sur le vif déridera tous les fronts. En vente au même prix, dans tous les kiosques, chez les libraires, marchands de journaux.

50 cent. — LA MARIEUSE! — 50 cent.

LE BIOGRAPHE

91, Rue Mathec, Bordeaux

DIXIÈME ANNÉE D'EXISTENCE

Vient de faire paraître la deuxième livraison de son sixième volume. — En voici le sommaire :

Biographie et Photographie : *Gustave Vinot*. — Littérature : *A un critique d'art*, par M^{me} Edouard Lenoir. — *Alice*, par A. Godin. — *La Peine de mort*, par Jehan Madelaine. — *Soleil d'hiver*, par André Lemogne. — *Trop tard!* par Francis Muratuech. — *Sonnet*, par Allan. — *La Poésie*, par Elzéar Fouveau. — *Sonnet*, par Pedro Mahec. — *Au bord du fleuve*, par G. Vinot. — *Anniversaire*, par Fernand Gasc. — *Les âges*, par Hip. de Velias. — *Cavasse d'avril*, par Alcide Chapeau. — *A mon petit ami Louis de Cr.*, par le docteur Duplessy. — *Théâtres*, par Gédéon. — Revue bibliographique : *Histoire de la ville des Andelys*, l'Aveugle.

Un numéro d'essai : 75 cent.

Coiffures de Mariés et de Soirées

SPÉCIALITÉ ET SALONS DE TEINTURE

Lucien Coquet

COIFFEUR

42, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 42

LYON

COMITÉ DES CONCOURS POÉTIQUES
DU MIDI DE LA FRANCE

Anciens concours poétiques de Bordeaux

APPEL AUX POÈTES

Le trentième Concours poétique

Ouvert en France le 15 février 1883, sera clos le 1^{er} juin 1883. Vingt Médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demander le programme, qui est envoyé franco, à M. ÉVARISTE CARRANCE, Président du Comité, 12, rue Roussannes, Agen (Lot-et-Garonne). — Affranchir. — Le programme se trouve aussi aux bureaux du Zig-Zag.

LA REVUE CRITIQUE

27, Rue Monge, Paris

Journal hebdomadaire. Théâtre, littérature, beaux-arts, droit, sciences et finances.

LINGERIE

TROUSSEAUX ET LAYETTES

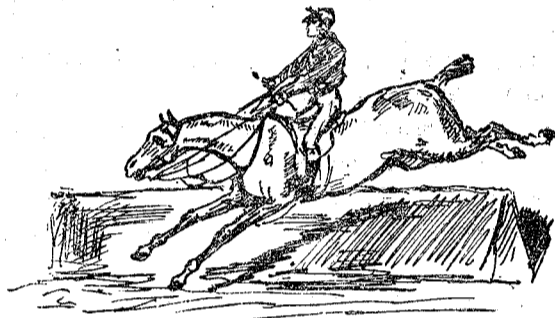
Spécialité de Costumes d'Enfants

M^{me} SIMON RAJAT

Rue de la République, 49, à l'entresol

Prévient sa nombreuse clientèle que la nouvel installé de ses magasins lui permet d'offrir les mêmes articles que par le passé à des prix sensiblement inférieurs.

Choix considérable de lingerie, nouveautés et costumes d'enfants.

GRAND
Manège LyonnaisÉCOLE
D'ÉQUITATIONÉCOLE
DE DRESSAGE

Rue Duguesclin, 19 et 27, rue Montbernard, 37, en face du pont Saint-Clair

Direction MARTINI et GRANGENEUVE

Cet Etablissement de création récente, le plus vaste de la ville, est à proximité du parc et des principales lignes de tramways.

COURS DE VOLONTARIAT

A partir du 1^{er} mai, les cours du soir sont annulés et auront lieu les mardi, jeudi, samedi, de 6 heures 1/2 à 7 heures 1/2 du matin, et de 2 à 3 heures de l'après-midi, les mardi et jeudi.

PENSION

A VENDRE

Sur les bords de la Saône

CHARMANTE PROPRIÉTÉ

Ayant une belle vue

Ecurie, remise, salle de bains, deux pompes, dont l'une refoulante, distribuent l'eau à volonté dans chaque appartement de la maison composée de douze pièces plafonnées et parquetées. Jardins d'agrément et de rapport complantés de deux cents pieds d'arbres fruitiers et d'embellissement.

Grandes facilités pour la pêche et promenades nautiques

Habitation à cinq minutes de la Gare

S'adresser, 95, rue Molière, 95, au troisième, bureau du Zig-Zag, toujours ouvert, surtout le dimanche.

ÉCOLE D'ÉQUITATION

DUBESSY ET C^{ie}

Pension, Location de chevaux, Selles et Attelages

RUE DUNOIR, 56, PRÈS DE L'AVENUE DE SAXE

LYON

IMPRIMERIE P.-M. PERRELLON

Grande rue de la Guillotière, 28

Lettres de faire part, de décès, Circulaires, Factures, Mémoires, Prospectus

JOURNAUX DE TOUS FORMATS

Affiches de toutes dimensions

Le 4^e grand Concours de la Société poétique méridionale est ouvert à partir du 1^{er} mai jusqu'au 15 juillet.

La Société fera imprimer à ses frais le meilleur des recueils de poésies qui lui seront présentées. Des médailles, des accessits et des mentions seront aussi décernés.

Demander le programme à M. Edward Sansot, secrétaire général, à Aignan (Gers).

LA BALLADE

Directeur : G. VENTENAT.

Rédacteur en chef : Charles FURSTER.

La Ballade ouvre des concours mensuels, ouverts gratuitement à tous ses abonnés.

Le premier est nommé membre d'honneur. Sa photographie, sa biographie et sa poésie sont publiées gratuitement dans la Ballade.

Le second reçoit une médaille.

Les ouvrages littéraires sont en outre distribués.

Prix de l'abonnement : 10 fr. par an.

Bureaux : 22, rue Vital-Carles, Bordeaux.

LE
MARIAGE CHEZ NOS PÈRES

UN BEAU VOLUME IN-8, RÉCITS ET

LÉGENDES, PAR

ÉVARISTE CARRANCE

PRIX : 5 FR.

Ce livre abonde en curieux détails, dit M. Emile Blemont, du *Rappel*; on y trouve les traditions de chaque province des Vosges aux Pyrénées.

LA FINANCE POUR RIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraissant le Dimanche

MONDAIN, THÉÂTRAL, POLITIQUE

14, Rue de l'Echiquier, 14, Paris

RÉPÉTITIONS

DE

LATIN ET DE CALCUL

POUR COMMENÇANTS

S'adresser au bureau du journal.

LES
FLÈCHES D'ARGENT

Poésies nouvelles

Par ÉVARISTE CARRANCE

PRIX : 5 FRANCS

Chez M. DUPRÉ, 12, rue Roussannes (Agent)

SOCIÉTÉ BIOGRAPHIQUE DE FRANCE

ORGANE :

« LE BIOGRAPHE »

CONCOURS LITTÉRAIRES

Sous la présidence d'honneur de

M^{me} EDOUARD LENOIR

BIOGRAPHIES, PHOTOGRAPHIES (grand format)

Pièces des Lauréats insérées gratuitement dans le Biographe.

PRIX :

Médailles argent et bronze, Ouvrages littéraires et diplômes d'honneur

Le programme est envoyé franco sur demande adressée à M. J. CHAPELOT, directeur du Biographe, rue Malbée, 91, Bordeaux.